



PIERRE MARCHANT

# LES YEUX DE LA GRÂCE

ROMAN MÉDIÉVAL

Collection Traces  
Policier

*Calleva*



les yeux de la grâce

Du même auteur :

*Le Pays des Cendres* (roman)

Calleva, 2007

Pierre Marchant

# LES YEUX DE LA GRÂCE

roman

Collection Traces

*Calleva*<sup>®</sup>

Cet extrait vous est offert par Calleva  
<http://calleva.fr>

Tous droits réservés

## 2.

Le frère Otton serra la bride de sa mule pour arrêter sa carriole. Joignant au geste la parole, il calma sa bête de la voix. La veille, au matin, il avait laissé derrière lui les plaines inondées par les eaux fangeuses du fleuve pour s'enfoncer à travers l'épaisse forêt d'Alsace. De vicus<sup>1</sup> en villa<sup>2</sup>, il avait progressé dans l'appréhension d'une mauvaise rencontre. En ce début de juin, la lumière était belle encore, et le temps pas trop chaud. Sous le couvert des arbres, l'ombre fraîche favorisait les sommes digestifs dont il était friand. Mais en voyage comme il l'était, de semblables plaisirs sont interdits à qui veut arriver vivant.

Le moine tendit l'oreille. Il avait entendu un bruit en provenance du sous-bois. Il se savait proche du domaine de Gondebald, et l'idée d'une chopine d'hydromel et d'une couche entre quatre murs pour la nuit occupait l'essentiel

---

<sup>1</sup> Village.

<sup>2</sup> Grande exploitation agricole, d'origine romaine, ancêtre de nombreux villages actuels.

de ses pensées. Aussi son impatience le faisait-elle redoubler de prudence ; il aurait été dommage de finir égorgé par des malandrins si près de sa destination.

Sa main fouilla derrière lui, dans la carriole ouverte où reposait le cercueil d'Hildebert, sous lequel il s'assura que sa francisque l'attendait toujours. Il conservait, d'une vie tumultueuse qui avait précédé sa vocation monastique, l'habitude de garder près de lui cette hache de lancer, qu'il tenait de son père, et un long poignard effilé dont il savait toujours se servir. Ses frères irlandais, moins portés aux violences du siècle, l'appréciaient aussi pour la protection qu'il pouvait ainsi leur offrir, et qui lui valait toutes les missions un peu hasardeuses.

Frère Otton était plutôt grand, et aussi brun que le prieur était roux. Son visage à l'ovale alourdi par un appétit soutenu arborait une épaisse moustache sombre, qu'il entretenait jalousement. Son ventre rebondi d'ecclésiastique ne parvenait pas à effacer l'épaisseur de ses épaules, ni la robustesse de ses bras que terminaient deux mains noueuses et plutôt larges. Le cheveu rare, amputé encore d'une large tonsure, il affichait un air bonhomme dont il savait jouer à l'occasion.

Pour l'heure, ses petites oreilles rondes étaient tout ouïe, tandis qu'il flattait sa mule pour obtenir le silence. Il percevait des grognements et de nombreux petits cris d'animaux. Sur sa gauche, non loin, il entendait deux hommes deviser dans les bois. Comme ils ne semblaient pas se cacher, Otton fit avancer sa mule sur le chemin. Bientôt, il aperçut en effet deux pâtres, qui menaient

une troupe de cochons à la recherche des derniers glands enfouis dans l'humus.

— Holà, salut dans le Seigneur ! Pourriez-vous m'indiquer le domaine du sire Gondebald ?

Les deux jeunes hommes, d'abord surpris, levèrent leurs bâtons ferrés en guise de défense. Mais apercevant le moine, ils descendirent vers la route à sa rencontre. Otton échangea quelques plaisanteries avec eux, bien que son fort accent du sud le rendît étrange aux deux compagnons. Lui-même ne saisissait pas toujours tout ce que disaient les gens d'ici dans leur langue locale, mais il savait combler ses lacunes par une gestuelle efficace. Il sut rapidement que le domaine, auquel appartenaient les bêtes qui grognaient dans les taillis, était à une demi-heure à peine, au bout du chemin. Avec force remerciements, il reprit sa route le cœur léger. Il ne lui restait plus qu'une mission, mais difficile : rendre à sa famille un corps décomposé.



Gondebald était un petit homme vigoureux, aux cheveux blonds coupés courts, et au regard clair. S'il n'était sa taille modeste, il aurait représenté le modèle même du guerrier franc. Vêtu d'une tunique de bon drap de couleur vive et de braies amples bien agréables par les premières chaleurs de juin, il allait et venait, parcourant son domaine, l'épée sempiternellement pendue au côté. Souple et mince,

il affichait des traits émaciés et vifs. Revenu d'une tournée d'inspection de ses métayers et des manses<sup>1</sup> éloignées qui relevaient de son autorité, il passait quelques jours chez lui, à visiter les ateliers et les demeures, les granges, le four et le pressoir, écoutant les rapports de ses gens sur la marche de ses affaires.

Sa matinée avait été marquée par une forte contrariété, car le forgeron, malade, n'avait pu recercler les roues des attelages. Il entendait les utiliser pour amener aux magasins les premiers fruits de ses vergers, où des cerisiers aux branches lourdes attendaient, avant de procéder aux semis et récoltes potagères. Aussi avait-il battu le rappel des jeunes gens qu'il comptait distraire d'occupations moins urgentes pour porter les cerises aux cuisines, afin qu'on en fasse des confitures, des conserves et de l'eau-de-vie. Il aimait se charger lui-même de ces tâches, persuadé que c'était toujours mieux fait quand il supervisait chaque chose que quand il en chargeait son intendant.

Le repas l'avait un peu rasséréiné. Il avait présidé sa tablée, et mangé avec ses gens. On avait servi un peu de viande, et une purée de panais onctueuse, qu'il affectionnait. Gondebald, satisfait, s'octroya une pause, un pied sur une marche du perron de sa grande salle, sa cervoise à la main. De cette place, son regard embrassait sa vingtaine de huttes serrées autour de sa salle, son grand four circulaire où travaillait son potier, sa forge et ses resserres. Sa grande palissade d'épieux qui protégeait son domaine avait été remise en état au printemps.

---

<sup>1</sup> Parcelles.

Au-delà, la route de la forêt s'étirait, dégagée, vers ses bois. Une carriole légère, à deux roues, venait de s'y engager, conduite par un moine. Quelle visite était-ce là ?

Goderic, lui aussi, avait vu venir la carriole que tirait une vieille mule. Il avait surgi de nulle part, et s'était porté au-devant du visiteur au pas de course. Gondebald hésitait quant à la conduite à tenir envers son fils. À quinze ans, il avait hérité de sa mère, Hildeswinde, une démarche gracieuse et des lèvres pleines qui auraient eu meilleure place chez une fille. Tout en ce garçon rappelait sa mère : son visage rond, ses manières sensuelles, ses taches de rousseur et ses cheveux châtons, encore portés mi-longs, à la mode des enfants. Souvent, Gondebald se demandait s'il en ferait un jour un homme.

Le visiteur avait atteint la porte de la palissade, et les deux gardes, selon ses instructions, attendaient la décision du maître des lieux. Gondebald vida son verre, puis rajusta sa tunique et son ceinturon avant de descendre, à petits pas, le perron et le chemin qui menait jusqu'à eux. Parvenu aux portes, il eut un geste vague en direction des sentinelles :

— Ouvrez, ouvrez ! J'ai vu ce moine arriver de loin, je pense qu'il n'y a rien à craindre.



Frère Otton retint sa mule, le temps que le portail s'ouvre en grand. À l'intérieur de l'enceinte, devant lui, deux gardes empressés encadraient un petit homme sec

aux vêtements voyants et un tout jeune homme curieux. Le moine passa, et immobilisa son véhicule à la hauteur du petit groupe. Il leva la main en signe de salut.

— La paix du Seigneur soit sur vous, mes frères. Je suis le frère Otton, de la communauté de l'île de Honau, au nord de Strateburg<sup>1</sup>, sur le Rhin. Je viens en paix, porteur de tristes nouvelles pour votre seigneur Gondebald.

Otton observa l'effet de sa tirade : les deux soldats, qui lui souriaient tout d'abord, plissèrent les yeux dans leur effort pour comprendre son parler du sud. À l'annonce de mauvaises nouvelles, ils dansèrent d'un pied sur l'autre, observant avec appréhension le petit homme blond, qui s'était raidi encore plus, et se tenait comme pour la parade, la main sur le pommeau de son épée, dans sa tunique rouge.

— Je suis Gondebald, fils de Gondeghissel, et maître de ce domaine. Je te souhaite la bienvenue, frère. J'écoute tes nouvelles.

Le maître des lieux parlait fort. Otton goûta peu ses paroles de bienvenue, bien trop vite expédiées à son goût. Pour se donner meilleure contenance, le moine descendit de la carriole, et s'approcha un peu du groupe, autour duquel se rassemblait, à distance respectueuse, une partie des artisans et des femmes qui travaillaient à proximité. Le nommé Gondebald lui arrivait tout juste aux épaules. Diplomatiquement, Otton recula pour que la chose ne soit pas trop flagrante. Il prit grand soin d'articuler distinctement.

— Seigneur, je t'apporte le salut d'Adalbert, duc d'Alsace, qui m'a envoyé à toi pour une tâche pénible.

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui Strasbourg.

Son interlocuteur ne cillait pas, maintenant son regard droit devant lui. Tout autour, cependant, les gens se désignaient les uns aux autres la longue caisse de bois qui trônait, seule, dans sa carriole. Le jeune homme aux côtés de Gondebald, notamment, n'avait d'yeux que pour elle. Otton se souvenait combien la mort peut angoisser les enfants.

— Avant-hier, seigneur, notre frère herboriste a découvert par hasard un corps que le fleuve Rhin a rejeté après un long séjour dans la vase. Le duc, qui était de passage chez nous, a pu identifier cet homme. C'est un de tes parents.

Un murmure général s'éleva. Il sembla à Otton que Gondebald réfléchissait à toute allure, en proie à une montée de peur. Sa voix, toujours forte, se fit moins assurée.

— Je t'écoute, frère moine, dis ce que tu as à me dire, sans prendre de détour.

— Bien, seigneur. Cet homme, selon notre estimation, a passé un long séjour dans l'eau. Sans doute plus d'un an. Tu dois savoir qu'il reposait dans le creux d'un chêne que le fleuve a avalé. Son corps était ligoté, et sa tête, qui a sans doute été tranchée, reposait entre ses jambes. Il a été assassiné. D'après l'anneau qu'il porte, et qui est gravé de son nom, il s'agit de ton demi-frère, Hildebert, le fils de ta mère Ingoberthe et de son second époux, Baudemer.

Otton dévisageait tour à tour ses auditeurs. Gondebald paraissait frappé de stupeur. Le jeune homme, à ses côtés, poussa un hurlement de douleur.

— Non ! Hildebert ! Non !

Il s'élança, en larmes, vers la carriole et le cercueil, hurlant « Non ! », tapant du poing, et pleurant à flots. La voix de Gondebald s'éleva, pleine de colère :

— Goderic ! Assez ! Un peu de tenue ! Madalbod ! Va chercher cet enfant !

Le garde, hésitant, rejoignit sans enthousiasme le jeune homme, qui hurlait toujours « non » entre ses sanglots. Gondebald poursuivit :

— Pardonne-le, moine. Mon demi-frère était son parrain. Tu sais quelle importance cela peut prendre pour un jeune homme. Mes gens vont te trouver un abri pour la nuit, et se charger du cercueil que tu nous apportes. Je te remercie de l'avoir amené jusqu'à nous. Nous lui rendrons les honneurs qu'il mérite. Allons !

Il frappa dans ses mains, et plusieurs hommes s'approchèrent de la carriole pour l'emporter au centre de l'enceinte. Otton se hâta de récupérer ses armes, et les glissa à sa ceinture, à la grande surprise de son hôte. Se tournant à nouveau vers Gondebald qui s'appêtait à repartir, il reprit :

— Le duc Adalbert, puissant seigneur de l'Alsace, s'est souvenu de l'hommage particulier qui le liait à ton demi-frère. Il a été retenu par une visite en son palais de Koenigshoffen<sup>1</sup>, mais promet de te rejoindre aussitôt qu'il le pourra. Il adresse à toi et aux tiens, qu'il devine affectés par cette perte, ses plus sincères condoléances.

Gondebald s'était raidi, encore une fois, au nom du duc. Otton lut dans ses yeux, sans le moindre doute, une

---

<sup>1</sup> « La maison du roi » : faubourg ouest de Strasbourg qui s'est développé à cette époque le long de la voie romaine, autour de ce palais mérovingien.

intense frayeur. L'homme le salua sans répondre, et tourna les talons.

Perplexe, frère Otton rejoignit à petits pas les femmes du côté de la cuisine, en quête d'un gobelet pour étancher sa soif.